

les pinceaux de L'ART ÉTEINT

ce qui, du mot, fait un empire, d'un mot, peut le détruire. octobre 2013, numéro 2

GALLIMORT

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE (ici dénommée RévFra) fut un processus d'effondrement en chaîne. Immédiatement perçu en tant que tel, il lui a été opposé des forces de réactions qui endiguèrent, provisoirement, l'inéluctable processus d'autodestruction qui s'était soudain déclenché, programmant la chute des cartes à jouer appuyées les unes sur les autres. Sans être la conception des nouvelles valeurs qu'elle prétendit, la modernité, qui aura été principalement l'usage du faux-semblant, maintint l'apparence d'une stabilité et d'une évolution, s'appuyant sur le concept de progrès. En vérité la décrépitude n'en fut que plus radicale, opérée par la modernité elle-même, dévoration du monde ancien (et seul monde) proposé à la mise à sac et au démantèlement exploité de ses parties désarticulées sous l'étiquette « nouveau » (lire nouveau à dépecer).

LA TYRANNIE une fois exprimée comme ce qui devait être anéanti coûte que coûte, toute tyrannie se trouva condamnée par ce premier geste à devoir être abattue tôt ou tard.

QUELLE LIMITE la fin de la tyrannie pourra-t-elle trouver? Où commence et où finit la tyrannie? Questions cruciales qui n'ont pas été examinées véritablement, par peur, sans doute, que tout y passe. À tort, probablement.

À L'ISSUE de la RévFra (caractère de ce qui est réfractère), selon ses principes, tout édifice encore debout sur ses fondations, détenu un quelconque pouvoir ou monopole, est une tyrannie qui doit être combattue et détruite. Ce n'est plus même le peuple qui est souverain, puisqu'il est une démocratie donc une tyrannie, mais l'égotiste, l'être individué, sans associé (tel que Max Stirner en propose une esquisse encore indéployée dans son livre *L'unique et sa propriété*).

TOUT CE QUI est tyrannique est enclos, fortifié, détenu. Il est facile sous cette vue, de repérer rapidement où la tyrannie est la plus forte. On ajoutera: la tyrannie est la plus forte là où elle s'entoure du silence, du non-dit, de l'interdit. Elle proscrit jusqu'à la possibilité de la penser en tant que tyrannie — spécialement au fin fond de l'histoire d'une destitution de la tyrannie qu'il a fallu masquer, dans un contexte où la tyrannie était devenue la cible de la liberté, toute tyrannie devait « disparaître », c'est-à-dire être éradiquée ou, plus commodément, fardée en la figure de l'émancipation. Cette dernière occurrence explique le succès des média,

la première industrie contemporaine et la première technique, celles de l'écran de fumée.

CE PARAVENT est la tyrannie qui les dissimule toutes. Les média sont une paroi, un rempart, une muraille et c'est elle qu'il faut percer: derrière elle et sans elle les autres tyrans, apparaissant sous leur véritable jour, seraient désarmés, désarçonnés, démunis.

EN FRANCE, pays de la RévFra et de la BnF, l'essentiel de la tyrannie se résume dans le langage à partir duquel le monde est pensé. C'est dans la diffusion du texte que la tyrannie trouve son plus sûr appui. La tyrannie est donc aisée à apercevoir, et tout le monde, dans une omerta terrible, la connaît: il s'agit des éditions Gallimard et de leur monopole sur la parole littéraire.

LA LOI que Gallimard fait sourdement tonner sur tout ce qui voudrait utiliser le langage pour soi, est d'une violence tellement enfouie qu'elle s'apparente à une sorte de charmante bonhomie paternaliste. Benoîte. En fait c'est le langage qui, plus que jamais, tait. Et cela fondamentalement, non pas par une prohibition généralisée de la parole, telle que le modèle convenu de la tyrannie le décrit à la réprobation et qui serait trop voyant. Mais par d'autres méthodes directement inspirées de la bêtise et de l'ignorance, catégories dont on aurait tort de croire qu'il n'y aurait pas là un savoir et un agir. Il y a un penser bête très savant — c'est la sagesse même.

IL Y A D'AUTRES FAÇONS, plus subtiles et plus

efficaces, de ruiner toute résistance à la tyrannie, que d'interdire et d'emprisonner. Les cellules ménagées dans l'épaisseur de la muraille médiatique sont d'une autre efficacité et plus secrètes que les cachots féodaux. Nous en savons quelque chose.

AUSSI LES PIERRES de taille, définies comme des matériaux précieux, à l'aide desquels un des édifices de la culture française les moins remis en question (mais finalement toutes les institutions du même type ne connaissent que des prétendants à leurs rangs) s'est érigé sur la terreur et la menace de l'excommunication, peuvent être des textes qui décrivent très exactement les méthodes employées par la tyrannie gallimardeuse.

C'est idéalement que ce despotisme s'illustre au travers de sa négation subtilement prononcée. Ce processus est devenu banal dans l'après-RévFra, où tout a dû se protéger de l'effondrement brutal par des effets d'inversion des valeurs. La tête en bas, on voit monter tout ce qui tombe.

Ainsi la *granthomie*, l'érection de la grande figure, du grand homme intouchable, inviolable, sacré, du génie des lettres (dont cette punaise de Victor Hugo est le roc incontesté) a beaucoup servi à écraser tout esprit de rébellion qui n'aurait pas certaines caractéristiques encouragées. La tolérance, l'anti-racisme, de même, ont leur limite et ne peut être toléré que ce qui est tolérable, c'est à dire, ce qui est indifférent, malgré les nombreuses couleurs que ce gris uniforme peut revêtir sous les éclairages ingénieux du *prestidigital*.

CAR ON PRESTIDIGITALISE tout, pour repousser l'instant fatal où tout s'écroule. Voyons, qui n'y trouverait son compte, à son niveau, à part moi? Mais pourquoi? Et s'il restait quelque chose quand il n'y a plus rien? Tout, par exemple? Ne serait-ce pas curieux?

CE NE SERAIT PAS si étonnant que cela, puisqu'il ne reste rien quand on veut tout sauvegarder, rien que le décor et la chanson, mais plus les êtres eux-mêmes. M. A.

MPC et Gallimard

IL Y A une vingtaine d'années, MPC organisa pour la collection *Gallimard Découvertes* (alors le prototype du grand succès de ces guides qui lançaient l'hallali de la populace sur les plus délicats chemins du monde, pour en faire des poubelles d'autoroute) une soirée exceptionnelle, emblématiquement au Musée des Monuments Français. Toute drapée de noir et de fumigènes.

LE DISCOURS d'Antoine Gallimard se perdit dans les voûtes de la haute bâtisse tapissée de

La maison Gallimard semble avoir été créée par une sorte de Gaston des Oeillères et par son cousin des Ornières.

Avec sa fière devise : « Je regarde droit, droit devant moi » (pour ne point broncher)

répliques des plus beaux portiques des cathédrales françaises. Antoine se plaignit que la musique qui jouait, peut-être du Bach, avait résonné lors du récent enterrement d'un ami. Cela ne pouvait selon lui être la musique d'une fête. Il avait le pressentiment des funérailles que cette fête de MPC, alors coutumier des mortifères rave-parties, signifiait pour sa maison d'édition. Il avait senti la gallimort. Gallimard ne donnait jamais de fête. Cette fête funèbre était l'assomption d'un catafalque, et nul ne le sut, ce fut une fête superbe que cette mise au tombeau de Gallimard au Musée des Monuments Français. Les événements métaphysiques n'atteignant pas la réalité crue de tous, les bureaux des Editions Gallimard ouvrirent le lendemain matin comme d'habitude. Pourtant les Editions Gallimard n'étaient plus. La littérature tyrannique,

grandiloquente et solennelle avait vécu et internet, la force militaire étasunienne, l'avait renversée au moment de sa chétive agonie. Internet eut la conséquence de susciter un autre réseau, inter-pas-net, par les fissures et les lézardes duquel suppurent des données accidentelles, des bribes et des fragments, providentiels peut-être à qui sait les collecter sur cette grève, si rarement, et certainement pas dans la perspective de l'idéalisme télématique de service.

AUCUNE ÈRE n'aura connu l'abjecte superstition de nos temps occultes, aucun millénarisme de par le passé n'aurait pu surpasser la violence du nôtre, parce que le nôtre se garantit de l'exactitude et de la vérité scientifique. Ces sont les dieux, niés en tant que dieux, « Raison » et « Logique », qui vérifient le vrai définitivement.

L'HÉGÉMONIE du langage n'est pourtant pas ce qu'il fallait évincer pour libérer le monde de la tyrannie dernière. Ou bien seule une certaine parole, la parole qui abuse, a trouvé sa mort? Où trouver la nouvelle parole qui parle? Ici, dans mes lignes. Malignes au bout de ma ligne vers d'autres lignes qui s'enfuient comme les lignes du chemins de fer qui ne se rejoignent jamais même à l'horizon. Moi, pas plus mal prestidigital qu'un autre, si je le veux je le puis.

PARLER d'imbécillité est embarrassant.*

Deux sortes d'imbéciles s'appellent mutuellement ainsi, se considérant sous deux angles différents. Les uns estiment imbéciles, les gens qui n'ont pas de sens commun, pas de facilité à la vie quotidienne et qui n'ont pas de malice dans les affaires. Ces imbéciles-là sont très souvent trop accaparés par des parties de l'univers plus vastes et qui ne s'expriment pas dans le langage ordinaire, ils semblent être de pauvres bêtes aux yeux des autres, qu'ils trouvent à leur tour imbéciles : les rusés, les hypocrites si habiles avec les circonstances matérielles, mais qui ne savent rien approfondir et veulent que tout soit limité comme ils le sont, aux choses matérielles, au profit immédiat, à la vie pratique et aux dogmes le plus généralement admis, comme si cette vie pratique avait sa source en elle-même. C'est donc des gens bornés, sans profondeur d'esprit, qui sont capables parfois, sans doute, d'aborder théoriquement le fondement des choses, mais pas d'en appréhender la portée dans leur vie même et ses usages, considérant les choses de l'esprit comme abstraites, dignes de réflexion par la hauteur de vue que ces préoccupations signifient (que l'on n'est pas un imbécile), mais sans y voir de rapport avec les « réalités du monde ».

CES QUALITÉS paraissent s'exclure réciproquement. On ne peut être tout à la fois, la force d'une attraction affaiblit celle des autres, sauf dans

LES IMBÉCILES

La notion d'imbécillité employée

dans le numéro 1 des *pinceaux*

de *l'art éteint* promettait de s'ex-

pliciter dans ce numéro deux.

le cas du génie qui est une Grande Imbécillité, et une plus grande Présence d'Esprit encore. Sinon, que chaque catégorie d'imbéciles aille à ses affaires : celle qui est nantie d'une incapacité aux affaires quotidiennes ne doit point s'en inquiéter (et le nombre de ceux qui tomberont dans des trous le nez en l'air, en diminuera la quantité), quant à ceux qui ne voient que le bout de leur nez, que d'autres gouffres, trop imposants pour qu'ils les aperçoivent, les englobent et ruinent leur pullulation.

LES CHOSES DE L'ART ne sauraient concerner la deuxième catégorie, sinon qu'elle y puise des renseignements qui lui permettent de se militariser plus efficacement, afin de multiplier les occasions d'anéantir les imbéciles de l'autre sorte et de s'autodétruire elle-même à une vitesse plus rapide. Ces deux sortes d'imbéciles sont donc très antagonistes et travaillent à s'exterminer l'une l'autre (peut-être est-ce ainsi que l'homme s'anéantit). Un imbécile inspiré comme Stendhal n'a voulu que nuire à l'autre sorte d'imbéciles, en les précipitant

dans leur volonté d'organisationisme par ses romans lissés, et en les jetant dans une perplexité égareuse avec ses autobiographies, tout en enchantant ses congénères les andouilles rêveuses et amusantes. Si j'étais un auteur de pièces de théâtre en une époque où cet art existait, j'aurais écrit « Les imbéciles » pièce cocasse et profonde, qui aurait mis ce rapport en évidence aux yeux des imbéciles. Mais bon nombre d'oeuvres littéraires ou cinématographiques, du vivant de ces moyens d'expression, n'ont eu que ce ressort pour thème.

IL APPERT de ces réflexions, que si Madame B[rular] est une imbécile, c'est bien sûr du second type, en tant qu'agent d'État en poste dans la littérature. Ce qui est aussi ridicule que d'imaginer un policier s'élançant dans *Le Rouge et Le Noir* pour demander leurs papiers d'identité aux personnages et vérifier leur généalogie en se jetant dans les mairies du roman. Madame B[rular], par une étrange réversion, n'est donc qu'un personnage de fiction qui vit dans ses présupposés comme dans la réalité même. On voit à cette péripétie du réel ce que la réalité peut bien valoir sur le mode terre à terre, de nos jours : elle est une divagation très imbue de son sérieux.

L'ART ÉTEINT
les pinceaux de l'art éteint est publié par les presses de lassitude.
INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2013 - XI



9 791091 219877